

**« La poésie et la prose d'Yves di Manno : une disparition bougée »,**

à l'occasion de la parution de *terre sienne* aux éditions Isabelle Sauvage

(collection *présent (im)parfait*, 2012, 69 pages, 14 €).

un article de Matthieu Gosztola

*Terre sienne* devait être à l'origine un livre d'artiste composé de deux volumes, contenant des peintures de Mathias Perez et des poèmes d'Yves di Manno. Seul paraît aujourd'hui le poème. Mais celui-ci n'a pas trahi son lien de parenté avec la peinture. Avec le tableau. Car il est tableau lui-même. Il devait être contenu par le tableau, et se tenir à sa suite ? Il le contient au point qu'il n'est plus besoin pour le tableau d'apparaître.

La page est toile, comme est toile tout ce qui se tient à portée de mains, quand il s'agit pour l'être de faire vivre autrement, d'une manière moins implacable, les désordres qui l'habitent. Chaman improvisé. Et dans ce désordre de « couleurs / Lavées, délavées » (*Champs*), il s'agit pour lui, sans qu'il le sache autrement que par instinct ou intuition, d'inscrire son identité. Et ainsi de la conserver. Prétendument la conserver. C'est pour cette raison que le sang se mélange comme naturellement aux couleurs. Et puisque la page est toile, alors il est logique que dans le poème qui est matière picturale, dans le poème qui se tient « hors du langage » (*terre sienne* est en ce sens « *un-livre-hors* »), les « vers [soient] comme du sang » (*terre sienne*). Yves di Manno écrit dans *Discipline* : « Le bruit du verre qu'elle brise, du flacon qu'elle renverse, les couleurs qu'elle mélange à même le carrelage, étalant la peinture devant la porte, barbouillant à grands traits sans savoir qui l'épie : par le judas : prend note de ses gestes, enregistre ses cris, s'exténuant à démêler les formes des animaux qu'elle dessine à demi nue dans le couloir de la clinique, les deux mains écorchées, enveloppée d'un drap, rampant sur le dallage maculé de son sang. ». Et il ajoute dans *terre sienne* : « [L]e pinceau fouille / (mais d'une autre // manière) cette plaie d'une / autre matière ».

Mais qu'est l'identité ? Est-ce la précision à chaque fois singulière par quoi un corps un instant force la durée à s'ouvrir à lui, et le monde avec elle ? Yves di Manno écrit dans *Discipline* : « Elle tire un rideau, dilue le bleu (d'un bord à l'autre – de la palette) dont elle enduit la toile, les dix doigts écartés, imprimant la marque de sa main au centre du tableau, la surface des lèvres, brusquement dilatées ». Et il ajoute dans *terre sienne* : « (le noir s'étend / à l'angle droit // du chevalet) // sueur la sente / (le hallier) // et les débris / décomposés ».

Et le corps se définit, ainsi que le reconnaît Sami-Ali dans *L'Espace imaginaire*, « comme une puissance inconnue qui se laisserait saisir par ce qu'elle est en mesure de faire, c'est-à-dire par la magie de la transformation de l'espace réel en un espace imaginaire ». C'est précisément par cette

« magie de la transformation » que l'espace réel devient une suite sans fin de tableaux. Si la page est un tableau, elle est également un champ, par cette même magie qui ne s'embarrasse d'aucune fin mais n'a de cesse d'obéir à l'endiablé mouvement par quoi elle se cristallise instant après instant. Un champ, un pré... « [L]e pré comme une page » (*terre sienne*). Un paysage. « [P]uis le sentier / tranche à nouveau // la page en deux // étendues planes / (deux terres deux vers // qui ne sauraient / se mélanger) » (*terre sienne*). En ce sens, la page ne déserte pas son identité première, qui est d'être tableau. Elle est toile, comme est toile chaque portion du visible. Jusqu'au ciel même. Puisque les couleurs ne sauraient, pas plus que le noir, quitter tout ce qui paraît. « [I]ci soudain le noir / s'intensifie ». « [U]n angle mort / un œil ouvert // la page verte / ouverte au noir // la couleur coule // entre deux plis / de tissu blanc » (*terre sienne*). « Ce qu'il mâche, ce qu'il broie voyant le ciel virer du mauve au gris » (*Discipline*).

Si la page est paysage, elle est un paysage dévasté. Démembré. Comme le sont les corps qui le parsèment. Qui la parsèment. « [L]es corps couchés / dans la nuit verte ». « [...] abandonnant / à l'humus, à la glaise // les corps aux torses / lacérés » (*terre sienne*). Et qu'il contient. Qu'elle contient. « [I]l eût / suffi que la / berge où le corps // fut enterré se forme » (*Un pré*). « [...] ou le visage ? // presque arraché d'un homme / que la terre a happé » (*terre sienne*). Ces corps qui sont eux-mêmes les membres d'un tracé prosodique. Sectionnés par la lame de l'enjambement. « [O]n ne voit pas la lame / ni le corps // mutilé » (*terre sienne*). Sectionnés pour être rendus à l'évidence de la musique (l'assonance, la rime, voire l'homophonie, travaillent au corps chaque poème de *terre sienne*). Sectionnés et séparés encore davantage par l'évidence du blanc. De tout ce blanc, par quoi la page est page. Mais aussi paysage. Par quoi la page est terre. Abîmée. Suppliciée. « Terre matricielle, demeure infime et infinie [...]. Terre plus blessée que nous. Gémissante. » « [...] couteau dévorant les entrailles de la Terre nourricière, la très grande blessée. La violentée. » (*Les Célébrations.*) Et quatre ans plus tard di Manno ajoute un tiret, signifiant par un seul signe en quoi cette blessure est l'ontologie de la terre : « J'interroge la très-grande / Blessée » (*Champs*).

Cette terre, l'auteur ne cesse de l'interroger. Dans la mesure où elle ne fait pas qu'être dévastée. Elle est interdite à l'homme, demeure du dieu. « [I]ci au nord //// la sainte borne / délimitant //// les frontières / du domaine //// du dieu ». « [T]outes ces terres / dons au dieu et esclaves / du dieu quiconque s'en / emparera // aura la / tête tranchée » (*Kambuja*). Encore le terme « dieu » doit-il être ici précisé. Le dieu, c'est avant tout la signification. Et le dieu, c'est l'unité. C'est la totalité. Ainsi, le dieu se nomme sens et totalité d'un récit. Le récit de la loi. Un récit fondateur, pour les hommes, pour les bêtes. Les uns et les autres étant toujours jetés « sur le chemin de la juste loi » (*Kambuja*), et sommés de se dépêtrer avec ce chemin, demeurant incapables de la nommer

juste, cette loi, soumis qu'ils sont aux plus atroces souffrances : « sur la chair / qui s'infecte // la brosse sinuant / dessinant à // gros traits les lignes / ondulées d'une // chevelure sienne » (*terre sienne*). Et un récit qui est fondateur à mesure où il est absent. Et où il traverse de son absence chaque paysage, chaque poème. De son absence ou plutôt *par* cette absence qui devient plus présente que chaque présence, parce que non soumise aux contingences, aux faiblesses de la matière. Ce récit est récit de la loi dans la mesure où il constitue les fondations de chaque parcelle de la civilisation, y compris de la civilisation d'avant la civilisation. Il constitue, en ce sens, les fondations de chaque parcelle du visible – du visible tel qu'existant grâce aux hommes, parce que saisi comme tel par eux. Et de l'invisible : cours d'eau fraîche sans eau et sans fraîcheur baignant chaque chose ; la baignant incessamment. Les fondations s'exhument un peu d'elles-mêmes du fond de la terre, tout juste perceptibles au moyen de quelques pierres. Abîmées par le temps. Lézardées. Dont les angles déjà rabotés le sont encore davantage par la verdure inoffensive de la mousse qui les fait immédiatement, d'un seul regard, appartenir au passé. Ruines d'une totalité et d'un sens dont on ne peut qu'imaginer les contours, usant de l'imagination pour pallier les manques de la raison.

On l'aura compris, l'absence du récit est constitutive de son sens même, pour les hommes. Et c'est dans un roman, *La Montagne rituelle*, que cette idée se fait jour avec le plus d'insistance peut-être. Dalhmann, double de di Manno, « alla s'asseoir à l'angle de la terrasse, adossé à la paroi. Parcourant du regard les arbres qui se profilaient autour de la clairière, encerclant l'édifice dont l'érection commémorait ou incarnait un rite séculaire, il essaya de formuler intérieurement, dans le langage dont il dépendait, l'intuition qui venait de le frapper, avec une évidence fondatrice. C'était un récit qui manquait, n'ayant peut-être jamais figuré sur la frise en tant que tel, sous la forme qu'il supposait, mais dont l'absence même ou la lente érosion donnait le sens désormais indiscernable de ce temple inaugural, des pierres dressées, des stèles aux lettres écarlates et des cadavres qui jonchaient la montagne environnante. »

Du reste, il n'y a pas que le récit fondateur à être absent. Le récit de la loi colore de son absence chaque présence. Distillant la fulgurance de son poison sous chaque écorce du sensible, rendant chaque réalité de la matière et de la vie fantôme à elle-même. Blanchot écrit à Pierre Madaule le 12 juillet 1993 : « À quoi tend l'art ou la littérature ? À la (ou à sa) disparition. ». Et si « l'art communique ou se communique », il s'agit alors de « [c]ommuniquer non ce qui n'est pas, mais ce qui est pour n'être pas ». Les réalités éveillées par l'écrit ne sont pas présentes dans la vie du lecteur qui les prend en considération. Voluptueusement, y mettant la chair de son attention. Page après page. Qui les prend à charge, les faisant exister. Mais, du même coup, s'en détachant, irrémédiablement. Puisqu'il se condamne à ne pas faire chemin vers elles, dans ce lieu des

réels qui n'est pas celui, institué et clos du livre. Considérant que la transformation des réalités par l'écrit vaut en soi, surpassant même les réalités existantes auxquelles elle se substitue, ne serait-ce que dans l'instant de la lecture. Pour son attention, pour sa vie. Mais par ce seul moment d'absence, ce moment coupé du monde qui n'est pas un moment de l'éphémère, tant il est répété, il s'autorise à pouvoir s'informer ensuite, avec tout son être, de l'existence de ces réalités. Avec une attention qui, – et il ne le sait pas encore –, sera détournée de son cours. Puisque s'il s'agit de s'informer, ce sera pour être surpris par la manière dont cette existence plurielle si particulière ne manquera pas d'occuper sa vie, avec les résonances qu'elle y mettra. Leur faisant épouser tous les contours d'une intériorité. La sienne, et qu'il ne reconnaîtra plus, puisqu'elle aura divorcé d'avec la coutume. Une intériorité qui se découvrira soudain peuplée jusqu'à la gorge. Ces résonances, elles seront – sans qu'il soit en mesure de le savoir – grandies par son propre imaginaire, lui-même nourri au lait de ses lectures.

Cependant, ce n'est pas ce sens de la définition blanchotienne qu'il faut retenir, pour ce qui est de di Manno. Pour celui-ci, chaque réalité n'existe pas dans la littérature dans cette perte d'elle-même où elle se substitue, magiquement, à toute réalité, et ce pour ensuite nous ramener, plus sauvagement encore, à la vie de la vie. Pour di Manno, chaque réalité existe dans la littérature uniquement dans la mesure où elle fait plus que parvenir à tendre vers sa propre disparition. Dans la littérature, pour chaque réalité, l'existence est à ce prix : il lui faut parvenir à se lover dans le cocon de sa propre disparition. Les réalités restituées dans le champ de nos vies par les mots sont la lumière d'étoiles mortes. À chaque fois qu'une réalité paraît, dans l'enceinte du poème, c'est pour nous dire qu'elle n'est plus. Et pourtant, et c'est là le plus important, cet aveu de son absence, de sa *perte*, a lieu précisément au moment de l'*acmé de son existence*. Qui est le moment précisément où elle surgit pour nous prendre de court, nous qui étions seulement partis sur le chemin de notre lecture, au commencement, pour la prendre en considération. Et non pour être frappés par sa nécessité. Qui est *notre* nécessité – nous le sentons confusément. Il y a chez di Manno quelque chose de l'ordre du déploiement, nommé par Mathieu Bénézet dans *Ceci est mon corps*, de « l'instant même de la mort où la vie *se voit* », le sens étant ici exaucé grâce à l'italique – et je ne peux que renvoyer les lecteurs avec chaleur au récent et très bienvenu volume de l'*Œuvre (1968-2010)* importante de Bénézet paru dans la collection Mille & une pages chez Flammarion, grâce à di Manno justement.

Ainsi, il y a la destruction de la lumière. Le « jour [...] se perd / dans l'interstice // des volets ». « [...] les deux battants / maintiennent // ce jour dans la noirceur / aux confins d'une // autre ténèbre » (*terre sienne*). Il y a la destruction des êtres. « [...] dans / La forêt on ne voit plus personne » (*Champs*). « [...] (rien n'y court) / (n'y a cours) // ni le lierre ni / le loup insinuant » (*terre sienne*). Il y a la destruction de la vie qui anime

chaque assemblage d'atomes à être animé de vie : « [...] la femme assise n'a / pas de visage [...] // il n'y a pas / de cesse à cette // ascèse, l'immobilité / lui tient // lieu de geste [...] » (*Un pré*). Il y a la destruction des voix. Et des bruits. De tout bruit. « Sur les / Champs le silence est tombé [...] » (*Champs*). Il y a la destruction de la mémoire. « Je cherche et demande l'oubli. / (Qu'on ne cherche ni demande // Plus.) / [...] Il s'agit d'encore // Moins. Il s'agit de bien moins. » (*Champs*.)

Et, de destruction en destruction, nous nous faisons un chemin dans le poème. Y vivant. Toutes ces destructions sont des présences, auxquelles le poème porte secours, faisant le mouvement de leur sang. Et tout se trouve être détruit, même ce qui ne peut l'être. Surtout ce qui ne peut l'être ! « Il n'y a pas d'aube. // Il n'y a pas / De ciel. » (*Un pré*.) « [L]'espace s'a / menuise » (*terre sienne*). On va jusqu'à « [e]ffacer / La buée // Sur l'étang » et la « page » elle-même devient « [é]phémère » (*Un pré*). C'est dans cet éphémère que nous nous éveillons brutalement du sommeil des convenances, des consensus. C'est dans cet éphémère que nous vivons. Jusqu'à plus soif : le temps de la vie entière.

### [Matthieu Gosztola]

Note : À découvrir ou à redécouvrir, une œuvre forte de poèmes et de proses se déployant sur plus de trente années. Nous en avons conservé quelques titres emblématiques, afin de faire brièvement affleurer l'extrême unité d'un parcours en tout point singulier, et trop souvent occulté (en effet, c'est le plus souvent di Manno éditeur ou traducteur que l'on présente, que l'on met en lumière ; et non di Manno poète ou prosateur) :

- *Les Célébrations*, « poème », dessins de Bernard Dufour, Gourdon, D. Bedou, collection Deleatur ; 2, 1980, [70 pages].
- *Champs*, « un livre de poèmes », Paris, Flammarion, collection Textes-Flammarion, 1984, 269 pages.
- *Kambuja*, « stèles de l'empire khmer », Paris, Flammarion, collection Poésie-Flammarion, 1991, 201 pages.
- *La montagne rituelle*, « roman », Paris, Flammarion, 1998, 323 pages.
- *Un pré*, « chemin vers », Paris, Flammarion, collection Poésie-Flammarion, 2003, 143 pages.
- *Discipline*, « récit », Paris, éditions Héloïse d'Ormesson, 2005, 106 pages.
- *terre sienne*, Plounéour-Ménez, éditions Isabelle Sauvage, collection *présent (im)parfait*, 2012, 69 pages.